

ILS RENONCENT DÉFINITIVEMENT AU SOCIALISME...

...

Umanità nova - 7 juillet 1922

La *Giustizia* - qui est passé de Reggio à Milan et qui est devenu quotidien pour mieux soutenir la cause des collaborationnistes - continue à se dire «socialiste» et a toujours comme en-tête: «*La misère ne naît pas de la malveillance des capitalistes mais de la mauvaise organisation de la société, de la propriété privée. C'est pourquoi nous ne prêchons pas la haine contre les personnes ni contre les classes des riches mais la nécessité urgente d'une réforme de la société qui fasse de la propriété collective la base de la société humaine*».

On devrait en déduire que les «collaborationnistes» sont toujours fondamentalement socialistes et que nous, nous serions comme d'habitude des pessimistes, des calomnieux peut-être, quand nous disons que la collaboration du parti socialiste avec le gouvernement et avec les partis bourgeois sert à consolider le régime bourgeois et mène tout droit à renoncer au socialisme.

La collaboration ne serait qu'un expédient imposé par des circonstances exceptionnelles, par la nécessité urgente de défendre les libertés élémentaires et même la vie des travailleurs contre la violence des bandes de brigands protégés par la police et la magistrature; mais le phare lumineux vers lequel serait toujours orientée toute l'action du parti, dans ses diverses manifestations, ce serait toujours le socialisme, c'est-à-dire l'abolition de l'exploitation capitaliste et la fin de la division de la société en classes antagonistes, remplacée par la solidarité des hommes entre eux.

C'est bien l'intention des socialistes de la première heure, «collaborationnistes», qui ont conservé intact et vivace le sentiment socialiste, comme par exemple Prampolini; nous ne le mettons pas en doute.

Mais la logique de la situation est plus forte que les intentions.

Et effectivement, dans l'un des tout premiers numéros de la *Giustizia*, nous trouvons un article sur ce qu'est la collaboration «idéale», où l'auteur attend de la collaboration la réalisation de ces idéaux qui, pour les socialistes, ne peuvent être réalisés sans le socialisme.

Voilà ce que dit l'article d'Augusto Osimo auquel la *Giustizia* donne la place d'honneur:

«Mais la collaboration, c'est un mot, un sentiment, un besoin, c'est une intention qui devrait, à l'heure actuelle, transcender, dépasser, étouffer les mauvais instincts de notre vie parlementaire ou politique dégénérée. (...)

Ce que nous attendons de la collaboration, c'est qu'elle crée une nouvelle Italie et même, cette fois, de nouveaux Italiens. Parce que notre pays et notre peuple en ont besoin, moralement et matériellement, et pour qu'une nouvelle foi partagée par tous anime le pays, le gouvernement et les partis et qu'elle élève

et inspire leur volonté et leur action.

Les moyens manquent! Ils devront être trouvés très soigneusement, avec diligence, avec un zèle jamais démenti et tendu toujours directement vers le but à atteindre. Seront-ils fournis par des économies faites sur le budget de l'armée, ou sur celui de la bureaucratie? Hélas! nous avons peu d'espoirs. Viendront-ils d'une augmentation des impôts habituels, ou bien de nouveaux impôts spécialement créés?

Nous nous résignerions même à cela, n'en déplaise au sénateur Einaudi, et malgré les objections et les critiques d'ordre scientifique et pratique. Pour le salut, pour la civilisation, pour le relèvement technique, intellectuel et moral de notre pays, de notre peuple, il faut que les moyens soient trouvés.

«Pour que tous aient une maison» propre, convenable, confortable, première condition d'une reconstruction morale des hommes et des familles; pour qu'il soit possible, grâce aux écoles maternelles, créées partout, de défendre physiquement et d'assurer le développement moral de la petite enfance; pour «en finir avec l'analphabétisme»; pour sauver les enfants malades condamnés à la tuberculose et à n'avoir aucune perspective d'avenir, grâce à l'assistance sanitaire, à l'hospitalisation et à l'éducation.

Pour sauver les jeunes délinquants et les empêcher de se barrer toute perspective d'avenir; pour «créer partout l'école primaire» et commencer à la rénover; pour donner vie à l'«école populaire» qui n'existe encore que sur le papier et pour faire passer du domaine des promesses annoncées au domaine de la réalisation l'«École du Travail», qui offrira aux travailleurs de la campagne et des usines les moyens d'intensifier leur propre activité, à laquelle elle confèrera une nouvelle dignité et fera connaître les joies des conquêtes morales. Offrir ainsi au travailleur italien, riche de trésors d'aptitude et de volonté, la possibilité de préparer des moissons bien plus abondantes: plus de richesses pour lui-même et pour la société. Détruire le préjugé qui sépare les intellectuels des manuels; rapprocher l'artiste et l'artisan, et supprimer tant de sources de désillusions et de défaites qui naissent de cette course au travail dit noble dans l'inégalité des forces et la méconnaissance de la beauté et des joies que peut offrir un travail d'art jusque dans les choses les plus humbles.

Ouvrir toutes les voies du savoir à tous les enfants de mère italienne dotés de force, d'intelligence et de volonté, même s'ils n'en ont pas les moyens matériels. Faire que l'école secondaire ne torture plus nos enfants ce qui, exception faite des collèges et des lycées, est son rôle actuel, vu la façon dont elle est organisée; faire que l'université n'endorme et ne dilapide plus les fraîches richesses de la jeunesse italienne, ce qu'elle fait actuellement (notamment dans plusieurs facultés). Apporter la lumière de l'espoir et d'une charité humaine effective aux parias de la société, dans les prisons, dans les hôpitaux et à ceux qui se sont perdus et dévoyés. Et mener une lutte ardente, tenace, patiente contre l'une des plus grandes causes directes de déchéance - l'alcoolisme - et contre la plus terrible et la plus répandue des maladies - la tuberculose. Faire que tous puissent avoir accès aux joies de l'esprit, par la lecture, les spectacles artistiques, les beautés de la Nature...».

C'est très bien. Mais le socialisme, dans tout cela, à quoi sert-il?

Si vous croyez que tout ce bien est possible en régime capitaliste et qu'il est compatible avec son système - produire pour le profit individuel de ceux qui ont accaparé les moyens de production, et non pas pour satisfaire les besoins de tous si vous le croyez compatible avec la persistance des classes - classe des propriétaires, classe des prolétaires -, pourquoi continuez-vous à vous dire socialistes?

Ne seriez-vous pas davantage à votre place aux côtés de Luigione Luzzati?

(Non signé).

Errico MALATESTA.